

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**NOUVELLE REVUE**

**GERMANIQUE.**

---

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE Y. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

---

**NOUVELLE REVUE**  
**GERMANIQUE;**

**RECUEIL**

**LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,**

PAR

**UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS  
ET ÉTRANGERS.**

---

*Tome Quinzième.*



**PARIS,**

**Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;**  
**Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG;**  
**A BRUXELLES, à la Librairie Parisienne.**

---

**1833.**

STORAGE HERE  
NO. 1  
NO. 2

NOUVELLE REVUE  
GERMANIQUE.

---

Études biographiques.

---

IX.

NOVALIS (FRÉDÉRIC DE HARDENBERG)<sup>1</sup>.

CE n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette ame vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux, et devient muette: tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis; aucun ne s'est écarté plus net-

<sup>1</sup> NOTE DU RÉDACTEUR. La *Nouvelle Revue germanique* a fourni déjà d'intéressans détails sur NOVALIS (voyez t. IX, p. 338). Si M. X. Marmier se fût borné à les reproduire pour la plupart, sans se livrer à de nouvelles considérations sur cet homme de génie, nous aurions dû renoncer à la satisfaction d'ajouter cette étude biographique à toutes celles que nous devons à notre spirituel et élégant collaborateur. En l'admettant dans notre recueil, nous avons pensé que nos lecteurs sentiraient comme nous.

tement de tous les préjugés poétiques, de toutes les règles de convention, pour se frayer un chemin nouveau, un chemin tout à lui, dans les espaces imaginaires où il s'élançait. « Ainsi, a dit Tieck, il en était venu à regarder comme quelque chose d'étrange ce qu'il y a pour nous de plus commun et de plus journalier, et comme quelque chose de simple et de très-compréhensible ce qui nous paraît surnaturel. Sa vie se passait comme un conte merveilleux, et ces régions vagues et lointaines que la plupart des hommes ne font à peine que pressentir, étaient pour lui une terre connue, une patrie où il aimait à retourner. »

C'était le Dante moderne, le Dante quittant d'un pied dédaigneux la vie de ce monde, et planant à travers ces contrées que lui révélaient l'amour et la foi. C'était le Dante aux chants religieux et mystiques, non pas de ce mysticisme tel que de nos jours quelques poètes l'ont pris pour donner un nouvel ornement à leurs œuvres, mais de ce mysticisme profond, senti, venant de l'ame et de la réflexion, et tenant à tout ce qu'il faisait, comme l'air tient aux sons de la lyre. Novalis n'était pas seulement grand poète, il était grand physicien, grand mathématicien, grand philosophe. Il avait cette noble philosophie de Fichte qui tend sans cesse à relever la dignité de l'homme, et cette philosophie religieuse de J. Boehme qui veut toujours ramener l'homme à Dieu : il eût voulu rejoindre encore plus intinément l'un à l'autre ces deux élémens de la philosophie, rappeler l'homme à sa plus haute destinée, et le placer comme intermédiaire entre le ciel et la terre : il eût voulu fondre toutes ensemble les diverses sciences qui nous occupent ; montrer la parenté étroite de la poésie avec les mathématiques, des mathématiques avec la physique, de l'histoire de l'homme avec l'histoire de la nature, et former de tout cela un ensemble dont le point culminant était Dieu. Avec sa profondeur de conception et le fruit de ses longues études, il y serait sans doute parvenu ; mais il est mort : il est

mort, et ne nous a laissé que des fragmens de son œuvre, l'idée de cette entreprise, l'ébauche d'un sublime et immense tableau. Puissent du moins ces fragmens n'être pas perdus ! puissent ces idées servir d'objet d'étude à quelqu'un digne de les comprendre, et germer dans le monde pour y porter un jour ou l'autre leurs fruits !

Novalis, dont le nom véritable est Frédéric de Hardenberg, était fils du baron de Hardenberg ; parent du célèbre chancelier de ce nom, dont la mémoire est encore aujourd'hui en vénération dans toute la Prusse, et de M.<sup>lle</sup> de Hardenberg, épouse de Benjamin-Constant. Il naquit le 2 Mai 1772, dans un château que possédait sa famille dans le comté de Mansfeld : il avait six frères et quatre sœurs, et, après une de ses sœurs, était l'aîné de la famille. Son père, directeur des salines de Saxe, était un homme actif, ouvert, loyal, mais dévoué à une sorte de mysticisme religieux qui l'avait porté à se faire membre de la société des herrnhuters. Sa mère appartenait aussi à la même société, et sa piété passait pour exemplaire.

Tout jeune, Frédéric Novalis ne se fit remarquer que par un caractère assez sombre et taciturne : il s'éloigne des enfans de son âge ; il se met à l'écart ; rêve, et ne montre pas beaucoup d'esprit. Sa sœur aînée, deux de ses frères et sa mère, voilà quelle est alors son unique société. Mais à neuf ans il tombe dangereusement malade : des remèdes violens lui sont donnés, et après sa guérison il s'opère en lui un changement complet : il devient gai, vif, spirituel ; il s'applique au travail avec zèle, et à douze ans il savait déjà assez bien le latin et passablement le grec. En même temps, l'esprit de douceur, le sentiment religieux de sa mère et le pieux accord de ses parens, faisaient sur lui une impression qu'il garda toute sa vie.

Alors lire des poésies, et surtout des contes, des nouvelles<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Nous n'avons point de mot pour exprimer le mot *Märchen*. des Allemands, et il faut l'entendre des traditions populaires, des contes féeriques et merveilleux du moyen âge.



était un de ses délassemens favoris : il commençait déjà lui-même à en composer quelques-unes, et fut pendant plusieurs années occupé avec ses deux frères d'un divertissement assez remarquable. L'un représentait le génie du ciel, l'autre celui de l'eau et le troisième celui de la terre, et tous les dimanches au soir Frédéric racontait les merveilles particulières à chacun de ces trois empires.

De la poésie il passa à l'histoire, qu'il lut et étudia avec non moins d'avidité. En 1789 il entra dans un gymnase; l'année suivante il se rendit à l'université d'Iéna, en 1792 à celle de Leipzig, et en 1793 il alla à Wittenberg achever ses études.

A cette époque il fit la connaissance de Fr. Schlegel, puis après de Fichte, et ces deux hommes si remarquables exercèrent une grande influence sur lui. Alors il se livre avec ardeur à l'étude des sciences positives; puis il quitte Wittenberg et va à Arnstadt, pour s'exercer, sous la direction d'un fonctionnaire habile, à la pratique des affaires. Il n'était que depuis peu de temps à Arnstadt, lorsque, dans une terre voisine de cette ville, il apprit à connaître Sophie de K., et le sort de sa vie fut décidé. Tous ceux qui ont connu cette jeune fille s'accordent à dire qu'il serait impossible de peindre la douceur angélique de son visage, la grâce qui brillait en elle, et la dignité qu'elle montrait dans ses manières. Novalis l'aima; c'était pour lui comme une apparition céleste, comme l'être surnaturel qui venait tout à coup réaliser ce qu'il avait jusque-là vaguement pressenti et rêvé. La voir était pour lui un charme indéfinissable, et quand il parlait d'elle, il était poète. Elle n'avait encore que treize ans lorsqu'il la vit pour la première fois; mais en 1795 il obtint l'assurance de s'unir un jour avec elle.

Mais bientôt Sophie tombe malade d'une fièvre dangereuse, et ne s'en relève pas parfaitement guérie. Novalis, en proie alors à la plus cruelle anxiété, ne peut s'éloigner de Grünin-

gen, du lieu qu'habite sa bien-aimée, tandis qu'il la sait encore malade. Cependant sur la parole réitérée du médecin qu'elle est hors de tout danger, il se rend à Weissenfels, avec le titre d'auditeur au département dont son père était directeur : il passe là, au sein de sa famille, et dans les occupations que lui donne son emploi, l'hiver de 1796, et les nouvelles qu'il reçoit de Grünigen doivent de jour en jour lui donner plus de tranquillité, lorsque tout à coup il apprend que Sophie est à Léna pour se faire faire une dangereuse opération : il y court aussitôt, et la trouve bien souffrante ; il reste auprès d'elle, et s'efforce de la consoler et de l'encourager. La mère et les frères de Novalis viennent aussi, et partagent leurs soins entre la jeune malade et le malheureux Frédéric. Cependant l'opération avait dû être faite une seconde fois, et le médecin ne pouvait plus promettre qu'une lente et difficile guérison. Au mois de Décembre Sophie voulut retourner à Grünigen, et Novalis partagea son temps entre Weissenfels, où il devait se rendre aux vœux de sa famille, et Grünigen, d'où il ne revenait jamais sans avoir ajouté quelque chose à sa douleur ; car il devait s'avouer que Sophie, loin de se guérir, devenait encore plus malade.

Le 17 Mars 1797 était le quinzième anniversaire de Sophie, et le 19 elle s'endormit dans les bras de sa sœur et de sa gouvernante, pour ne plus se réveiller. Personne n'osait apprendre à Novalis cette nouvelle, et ce fut enfin son frère Charles qui s'en chargea. Le malheureux, livré à tout son désespoir, s'enferma dans sa chambre, et ne voulut parler à personne. Pendant trois jours et trois nuits on ne put se rapprocher de lui ; on n'entendit que ses sanglots et ses gémissemens : il avait à la fleur de son âge perdu tout le bonheur qu'il espérait dans ce monde ; il avait connu une ame sœur de la sienne, et cette ame s'en allait et le laissait seul ; il sentait que le charme de la vie était passé, que les fleurs semées sur ses pas étaient flétries, et il se trouvait, tout jeune en-

core, déjà las et découragé, ayant manqué le but qu'il voulait atteindre; et prenant en pitié cette existence qui l'avait si cruellement trompé. Cependant voilà que ce premier orage de la douleur se calme; ses regrets perdent ce qu'ils ont de plus amer et de désespérant. La tristesse repose encore au fond de son âme; mais à la place de ces pleurs, de ces sanglots qui l'exprimaient, il lui vient une paisible et muette résignation, un sentiment de souffrance durable, mais calme et recueilli, qui ne lui fait plus craindre de rentrer au dedans de lui-même. Alors, avec cette cause sainte de ses regrets, avec cette sorte d'amour mystique qu'il conserve pour celle qu'il a perdue, avec ce désir de la mort qu'il entretient, il s'écarte toujours de plus en plus des voies frayées par les autres hommes, il se retire du monde extérieur, il rentre dans un monde idéal, et se familiarise avec ses images. De là cette nature pensive et mystérieuse, cette existence mise en dehors de toutes les études et les ambitions vulgaires, ce coup d'œil jeté dans les profondeurs d'une autre vie, et ces rayons de lumière qui nous viennent de ses découvertes; de là aussi peut-être, de cette douleur violente qu'il éprouva, naquit dans le cœur du poète le germe de mort qui devait mûrir si promptement.

Revenu de la pénible secousse qu'il avait éprouvée, Novalis s'en va visiter la demeure de Sophie : il passe quelques semaines à Grünigen, puis se remet avec plus de courage et de résolution à l'exercice de ses devoirs. A cette époque il écrit une grande partie de ses *Fragmens* et ses *Hymnes à la nuit*.

Au mois de Décembre il se rend à Freiberg, et les leçons du célèbre Werner réveillent en lui l'amour qu'il s'était senti autrefois pour l'étude de la physique et de la minéralogie. A Freiberg il fait connaissance avec Julie de Ch., en devient amoureux, et en 1798 se fiance avec elle, sans toutefois oublier Sophie, qu'il regardait encore comme un ange séparé

de lui, et à laquelle il aimait à rapporter ses peines. Dans cette même année il écrit quelques nouveaux fragmens, des poésies et ses *Disciples de Sais*.

En 1799 il retourne auprès de son père, en qualité d'assesseur au cercle de Thuringe. Alors il va souvent à Iéna voir A. W. Schlegel, et dans un de ces voyages il rencontre Tieck, et se lie étroitement avec lui. Il était déjà à cette époque très-occupé de son *Henri d'Osterdingen*, et écrivait quelques-uns de ses chants religieux : il vivait du reste le plus souvent dans la société du beau-frère de sa fiancée, le général Thielmann, et dans celle du général Funk. La connaissance de ce dernier lui fût surtout très-utile ; car le général Funk était un homme d'une grande instruction, et possédait une bibliothèque où Novalis puisa de précieuses ressources.

Dans l'été de 1800, Tieck alla le voir à Weissenfels, et le trouva pâle et dans un état de maigreur remarquable. Cependant Novalis, quoique toujours obligé de s'astreindre à un régime très-sévère, ne paraissait pas avoir d'inquiétude sur sa santé, et ne voulait prendre garde ni à sa faiblesse de poitrine, ni à sa courte et difficile respiration : il était alors tout occupé de son sort à venir, parlait de son prochain mariage, et de sa nouvelle maison, et de son *Henri d'Osterdingen*, et de quelques autres projets littéraires.

Au mois d'Août il était prêt à se rendre à Freiberg, pour célébrer son mariage, lorsqu'il eut des douleurs de poitrine et des crachemens de sang, que les médecins ne jugèrent d'abord pas dangereux, mais qui firent cependant retarder l'union projetée.

Il partit pour Dresde, et le désir lui vint d'entreprendre un voyage vers un climat plus chaud ; mais les médecins s'y opposèrent, sans doute parce qu'ils le regardaient comme déjà trop faible pour pouvoir l'exposer aux fatigues de la route. L'année se traîna donc ainsi à Dresde, jusqu'au mois de Janvier 1801, où il ne put résister plus long-temps aux

sollicitations de ses parens, qui le rappelaient à Weissenfels.

Là les plus célèbres médecins de Leipzig et d'Iéna furent appelés à donner leur avis ; mais son état empirait chaque semaine. Il continuait cependant à travailler aux affaires qui lui étaient confiées ; il composait aussi quelques poésies, et, du reste, lisait très-assidument la *Bible* et les écrits de Zinzendorf et de Lavater.

Plus sa fin s'approchait, plus il se croyait sûr d'une prompte guérison ; car sa toux diminuait, et, à part son état de faiblesse, il ne sentait aucun symptôme de maladie. Alors un nouveau talent semblait se développer en lui : il pensait avec amour aux travaux qu'il avait commencés ; il reprenait encore son *Henri d'Osterdingen*, et, peu de temps avant sa mort, il disait : « A présent j'ai appris comme les richesses de la poésie sont inombrables, et j'ai conçu de tout autres chants que ceux que j'ai composés jusqu'ici. » Le 21 Mars Frédéric Schlegel vint le voir, et ce fut pour Novalis une grande joie de pouvoir encore s'entretenir de littérature avec son ami. Le 25, au matin, il se fit apporter quelques livres, qu'il voulait parcourir, causa gaiement jusqu'à huit heures, puis pria son frère de lui jouer quelque chose sur le piano, et alors mourut doucement, tandis qu'on le croyait à peine endormi.

Tieck a fait ainsi le portrait de Novalis : « Il était d'une taille grande, élancée, et avait une noble attitude. Ses cheveux, d'un brun clair, retombaient en grosses boucles sur ses épaules ; ses yeux noirs étaient clairs et brillans ; ses mains et ses pieds étaient un peu trop gros ; sa physionomie offrait toujours une expression de calme et de bienveillance. Pour ceux qui ne veulent juger les hommes que d'après des idées communes, et d'après ce que le monde exige, Novalis pouvait être confondu dans la foule ; mais pour un œil habile il portait le caractère de la beauté. Le contour et l'expression

de son visage se rapprochent beaucoup de S. Jean l'Évangéliste, tel que nous le voyons dans les beaux tableaux d'Albrecht Dürer, que l'on conserve à Nuremberg et à Munich. Sa conversation était vive et animée, et jamais il ne trouvait d'ennui, même dans les sociétés les plus communes, parmi les hommes les plus médiocres ; car il savait toujours découvrir une personne qui lui apprenait encore quelque chose, si peu que ce fût. Son air de bienveillance et l'intérêt qu'il prenait à tout, lui gagnaient l'affection générale, et il possédait tellement l'art de se mettre à la portée des autres, que les esprits les plus bornés ne pouvaient jamais s'apercevoir de quelle hauteur il les surpassait. Reprenant toujours avec prédilection ces entretiens dans lesquels il cherchait à dévoiler les profondeurs de l'ame, enthousiasmé par ses rêves d'un monde invisible, il pouvait cependant se montrer joyeux comme un enfant, et prendre part à toutes les plaisanteries qui se faisaient autour de lui. Dénué de toute vanité et de tout pédantisme de savant, ennemi de l'affectation et de l'hypocrisie, c'était un homme droit et vrai, un esprit immortel enfermé dans une belle enveloppe.»

Il avait fait depuis un grand nombre d'années une étude spéciale de la philosophie et de la physique ; et dans cette dernière science surtout, il devança plusieurs fois, par ses combinaisons, les progrès de son temps. Dans la mécanique et la minéralogie il possédait des connaissances peu communes. Dans la poésie il arrivait en quelque sorte comme étranger ; il avait peu lu de poètes, et s'était très-peu occupé de critique et de systèmes poétiques. Goëthe fut long-temps son étude, et il aimait surtout son *Wilhelm Meister*. Il cherchait, principalement dans la poésie, l'imagination et le caractère intime ; et comme beaucoup de chefs-d'œuvre lui demeurèrent inconnus, il se préserva plus facilement de toute imitation, et souffrit moins du joug de toute autorité étrangère. De là vint aussi que beaucoup d'ouvrages que les connais-

seurs n'élèvent pas très-haut, lui furent chers, parce qu'il y retrouvait, quoique peut-être sous de faibles couleurs, cette nature originale, intime et significative qu'il se plaisait à découvrir.

L. Tieck et Frédéric Schlegel ont recueilli et publié les œuvres de leur ami ; elles ne sont malheureusement pas nombreuses. A vingt-neuf ans Novalis avait beaucoup étudié, beaucoup réfléchi et très-peu écrit.

Son ouvrage qu'il poursuivait avec tant d'amour, son *Henri d'Ofterdingen*, n'est pas complet. La première partie seule est achevée, et de la seconde il ne nous reste qu'un fragment. Ce devait être, à en juger par ce que nous en connaissons et par le plan qui nous en a été conservé, un livre de la plus haute conception, un roman allégorique, dans lequel Novalis eût jeté à pleines mains tous les trésors de sa science, toutes les fantaisies de son imagination. Ce devait être l'épopée même de la poésie, le livre aux aventures de l'âme, où nous eussions suivi le héros, non pas à travers les dangers d'une longue guerre, comme Ulysse, à travers les écueils d'une navigation, comme Énée ; mais à travers toutes les nouvelles voies qui se révélaient à son intelligence, à travers toutes les joies et les souffrances intimes, toutes les combinaisons d'art et les expériences par lesquelles il devait passer pour en venir à être poète. Un beau sujet, qui s'adaptait si bien au génie particulier de Novalis, et qui se montrait déjà mesuré sur une si grande échelle ! Mais il est demeuré interrompu. Et, après celui qui l'avait conçu, quel homme assez hardi oserait le reprendre ? Quelle main oserait toucher à une figure inachevée de Raphaël ? à une teinte de couleur du Corrège ?

La première partie de ce roman nous montre d'abord Henri chez ses parens ; un jeune homme au caractère enthousiaste, à l'âme douce, innocente, parfois un peu fantastique et d'habitude rêveuse, une vraie nature de poète, flexible et impressionnable, et disposée à recevoir et à garder profondé-

ment toutes les émotions qu'on lui fera subir, toutes les empreintes qu'on lui donnera. Henri a eu un rêve dans lequel une jolie fleur bleue lui apparaît, et cette fleur bleue, emblème allégorique dont nous retrouverons l'explication plus tard, est la première chose qui commence à le rendre pensif. Il part d'Eisenach avec sa mère, pour aller visiter son aïeul qui demeure à Augsbourg : il voyage avec des marchands, qui lui racontent deux belles légendes poétiques. En route il fait connaissance avec un chevalier, avec un homme qui travaille aux mines, puis avec un ermite : le chevalier représente la guerre, l'ouvrier des mines la nature, et l'ermite l'histoire, trois grands élémens de la poésie. Henri arrive chez son aïeul, et se lie avec Klingsohr, l'un des plus célèbres *Minnesänger* allemands, et devient amoureux de sa fille Mathilde. Cette première partie se termine par une légende que raconte Klingsohr, et qui nous donne, sous des noms et des personnages allégoriques, toute l'histoire du paganisme, puis la transition du paganisme à la religion chrétienne par l'union de l'amour avec la sagesse et la liberté.

Les descriptions et les récits qui se trouvent dans cette moitié de roman sont d'une grâce et d'une fraîcheur admirables ; il y a je ne sais quel air vivifiant qui se répand sur tout ce dont le poète parle, qui nous montre le ciel si bleu, la nature si verte et si riante, qui donne à tout ce qu'il dépeint la couleur vraie et le mouvement. Les personnages qu'il met en scène sortent tous très-bien en relief, et sont d'une nature vraiment plastique. Cependant il y a dans leurs discours, dans leur caractère, dans leur physionomie quelque chose d'étrange et d'un attrait particulier. Ce sont plutôt des images qui ont vieilli sur une toile du seizième siècle, que des images peintes nouvellement ; plutôt des personnages rêvés que des personnages avec lesquels on a l'habitude de se trouver. Il y a entre eux et nous une sorte de gaze ; mais cette gaze ne cache point l'expression des visages, et adoucit les teintes du



tableau. Le vieux Klingsohr se montre à nous le luth d'une main et le verre de l'autre, toujours l'inspiration dans le cœur et la chanson sur les lèvres, comme on aime à se représenter ces poètes joyeux, ces troubadours errans du moyen âge. Les marchands qui s'en vont à travers les grandes routes, en racontant de pieuses et joviales légendes, ressemblent aux naïves figures de Lucas Cranach, et Mathilde, la fille de Klingsohr, est une douce et suave créature, que l'on dirait descendue vivante d'un tableau de Holbein ou d'Albrecht Dürer.

Quant à l'amour, il est dépeint ici avec une chasteté exempte de pruderie, un sentiment religieux et une vérité qui donnent bien l'idée de l'amour que Novalis avait conçu pour Sophie. Je ne puis me refuser au plaisir de traduire le passage suivant, qui m'a paru écrit avec tant de charme et de poésie.

« Chère Mathilde, dit Henri, c'est pour moi comme un rêve, quand je pense que tu m'appartiens ; mais ce qui me semble encore plus merveilleux, c'est que tu ne m'aies pas toujours appartenu.

— Il me semble, répond Mathilde, que je te connais depuis des temps infinis.

— Tu peux donc m'aimer ?

— Je ne sais pas ce que l'on appelle amour ; tout ce que je puis dire, c'est que je me trouve comme si je commençais seulement à vivre ; c'est que je te suis si dévouée, que pour toi je voudrais mourir sur-le-champ.

— O Mathilde, à présent je conçois ce que l'on appelle être immortel !

— Mon Henri, que tu es bon pour moi, et quel céleste esprit me parle par ta bouche ; car, vois, je ne suis qu'une pauvre et insignifiante jeune fille.

— Tu me fais honte. Tout ce que je suis, n'est-ce donc pas par toi que je le suis ? Sans toi je ne serais rien.

— Combien je serais heureuse pourtant si tu étais aussi fidèle que mon père ! Ma mère mourut peu de temps après ma naissance, et mon père la pleure encore tous les jours.

— Je ne le mérite sans doute pas ; mais pourtant je demande à éprouver plus de bonheur que lui.

— Ah ! je vivrais si volontiers long-temps auprès de toi, cher Henri ! Et bien sûr tu me rendrais meilleure.

— Mais, Mathilde, la mort même ne nous séparera pas.

— Non, là où je serai, là tu seras aussi.

— Oui, Mathilde, là où tu seras, là je veux être à tout jamais.

— Je ne comprends rien de l'éternité ; mais il me semble que ce que j'éprouve lorsque je pense à toi, devrait être l'éternité.

— Oui, nous vivrons dans l'éternité, parce que nous nous aimons.

— Tu ne peux pas imaginer comme j'ai prié ardemment ce matin devant l'image de la Vierge. J'ai cru que je fondrais en larmes, et il me semblait la voir me sourire. A présent je sais ce que c'est que la reconnaissance.

— O ma bien-aimée, le Ciel t'a donnée à moi pour que je te vénère. C'est toi que je prie ; toi tu es la sainte qui porte mes pensées vers Dieu ; c'est par toi qu'il se révèle à mon âme, qu'il me montre tout son amour. Qu'est-ce que la religion, si ce n'est l'accord sans fin, l'union éternelle de deux cœurs qui s'aiment ? Là où deux cœurs se trouvent ensemble, là aussi se trouve Dieu. Tu es pour moi l'image de la splendeur céleste, la vie immortelle sous la plus gracieuse et la plus tendre enveloppe.

— Henri, tu connais le sort des roses. Poseras-tu encore avec joie tes lèvres sur des lèvres flétries et des joues pâles et ridées ? Les traces de la vieillesse ne chasseront-elles pas les traces de ton amour ?

— O que si tes regards pouvaient lire au fond de mon

ame ! Mais tu m'aimes et tu as confiance en moi. Je ne comprends pas ce que l'on entend par le déclin de la beauté ; elle me semble inaltérable. Ce qui m'attache si fortement à toi, ce que j'éprouve au fond de l'ame, ce n'est point un désir passager. Si tu pouvais voir comme tu m'apparais, comme ton image se montre partout à moi miraculeuse et rayonnante, tu ne craindrais rien de la vieillesse. La figure terrestre n'est qu'une ombre de cette image ; car cette image est éternelle ; c'est une partie d'un monde saint et inconnu.

— Je te comprends, Henri ; car il me vient de semblables pensées quand je te regarde.

— Oui, Mathilde, cet autre monde est plus près de nous que nous ne le pensons ordinairement. Nous pouvons y vivre dès maintenant, et le voir intimement lié à notre nature.

— Tu me découvriras encore des choses merveilleuses, mon bien-aimé.

— Non, c'est de toi que me vient mon inspiration. Tout ce que j'ai, je le tiens de toi. Ton amour me conduira dans le sanctuaire de la vie, et me fera descendre dans les replis les plus cachés de l'ame. Et qui sait si notre amour ne descendra pas une fois comme deux ailes de feu qui nous emporteront dans notre patrie céleste avant que la vieillesse et la mort nous atteignent. Et regarde, n'est-ce pas déjà une espèce de miracle que tu sois à moi ? que je te tienne dans mes bras ? que tu m'aimes ? et que tu veuilles être éternellement à moi ?

— Oui, je puis tout croire, et je sens déjà au dedans de moi une flamme paisible qui nous dégagera peut-être successivement de ces liens terrestres. Dis-moi seulement, Henri, si tu as en moi la confiance sans bornes que j'ai en toi. Jamais je n'ai rien éprouvé de pareil, pas même envers mon père, que j'aime cependant avec tant de force.

— Chère Mathilde, cela m'afflige beaucoup de ne pouvoir te dire à la fois tout ce que je pense, de ne pouvoir te re-

mettre mon cœur. C'est aussi pour la première fois de ma vie que je me montre si ouvert ; et je ne puis pas te cacher une seule de mes pensées, une seule de mes émotions : tu dois tout savoir. Toute ma nature doit s'unir à la tienne, et l'abandon le plus absolu peut seul satisfaire mon amour.

— Henri, jamais deux êtres ne se sont autant aimés.

— Je le crois : il n'y avait point encore de Mathilde.

— Et aussi point de Henri.

— Ah ! jure-moi encore une fois que tu m'appartiens pour toujours ; car l'amour est une répétition sans fin.

— Oui, Henri, par l'image invisible de ma bonne mère je jure de n'être qu'à toi.

— Et moi, Mathilde, je jure d'être à toi par le Dieu présent à notre amour. »

Et un long embrassement et d'innombrables baisers scellèrent ce pacte éternel.

La seconde partie du roman nous présente Henri déjà revenu de ces rêves enivrants de bonheur. La mort lui a enlevé Mathilde, et il erre tristement dans les forêts : il rencontre une jeune fille qui le conduit auprès d'un vieillard appelé Silvestre : sans doute encore une allégorie pour nous montrer que l'âme qui souffre doit chercher un refuge dans la nature. Une discussion sur la poésie s'engage entre le vieillard et Henri ; discussion pleine de sentiment, d'observations fines et de sages et profondes pensées, qui prouvent combien Novalis avait réfléchi sérieusement sur son art, et quelles voies larges et neuves il était capable d'y découvrir.

Après cela l'œuvre s'arrête tout à coup ; le poète a été surpris par la mort, et le roman nous est venu incomplet.

Nous devons aux souvenirs de Tieck de nous avoir fait connaître en entier le plan de cette seconde partie.

La jeune fille que Henri a rencontrée s'appelle Cyane ; elle vient de l'Orient, et raconte une merveilleuse histoire : elle envoie Henri dans un couvent, où tous les moines forment

entre eux une espèce de franc-maçonnerie mystique. Là il a une vision, et il s'entretient avec un moine sur la magie et la mort : il visite le jardin du cloître et le cimetière. Puis le livre prend tout à coup une teinte dramatique. Henri a vécu parmi les morts, et il leur a parlé : le récit qu'il fait de ces entretiens doit avoir le ton de l'épopée. Bientôt il se trouve transporté au milieu des troubles de l'Italie ; et le caractère de l'ancienne chevalerie, les tournois, les fêtes, les combats, doivent ici trouver leur place. De l'Italie il va en Grèce. Alors le monde antique avec ses héros et ses beaux monumens enflamme son imagination : il converse avec un Grec sur la morale, sur la mythologie, sur l'organisation de la Grèce ; il apprend à connaître l'histoire et l'art des anciens.

De là il passe en Orient, visite Jérusalem, étudie les poésies orientales : nouvelles persanes ; souvenirs des temps les plus reculés ; les croisades ; la vie maritime. Henri va à Rome : quelques époques de l'histoire romaine.

Le but de Novalis était de joindre l'une à l'autre, dans son ouvrage, les traditions grecques, orientales, bibliques, chrétiennes, et de les mettre en rapprochement avec les souvenirs de la mythologie indienne et de la mythologie du Nord. Son but était aussi de dessiner à grands traits l'histoire et le caractère des nations les plus renommées. Ainsi, revenu de l'histoire grecque à l'histoire romaine, il passe en Allemagne, et se rend à la cour de Frédéric II. Là il devait dépeindre la magnificence impériale, et réunir en un seul groupe, auquel l'empereur servait de point de ralliement, les hommes les plus grands et les plus illustres du monde entier ; là aussi devaient apparaître le caractère allemand, l'histoire allemande ; là devaient venir des entretiens de Henri avec l'empereur, sur la Germanie, sur le gouvernement, etc.

Après qu'il a ainsi étudié et dépeint la nature, la vie, la mort, la guerre, l'Orient, l'histoire et la poésie, il rentre dans le fond de son âme ; il établit une lutte entre le bon et

le mauvais principe, entre le monde visible et le monde invisible; il met aux prises les sciences physiques avec les mathématiques, et donne une nouvelle explication de la mythologie indienne.

Alors s'éclaircit de la manière la plus surprenante, et en même temps la plus naturelle, l'idée primitive de son ouvrage. Toute séparation tombe entre la fable et la vérité, entre le passé et le présent, et la foi, l'imagination, la poésie, ouvrent le monde intérieur.

Henri va dans la terre de la sagesse. Il retrouve une petite clef d'or qu'un vieillard lui avait donnée peu de temps après la mort de Mathilde, en lui recommandant de la porter à l'empereur, et cette clef lui avait été enlevée par un corbeau. Henri la porte à l'empereur, s'en réjouit beaucoup, et lui dit qu'à la possession de cette clef est attaché le pouvoir de lire un vieux manuscrit, qui indique le lieu où se trouve cachée une escarboucle qui manque encore à sa couronne. Henri s'en va dans les montagnes, d'après l'indication que lui donne le manuscrit, et arrive dans un pays étrange, où l'air, l'eau, les fleurs et les plantes sont de tout autre sorte que dans le nôtre. Alors le roman se tourne en pièce de théâtre. Les hommes, les animaux, les pierres, les astres, les élémens, les sons et les couleurs arrivent ensemble, comme membres d'une même famille, et parlent la même langue. Le monde des merveilles devient très-visible, et le monde réel est regardé comme une merveille. Henri trouve la fleur bleue dont nous l'avons vu rêver au commencement du poème. Cette fleur bleue c'est Mathilde, qui dort et tient la précieuse escarboucle. Une petite fille, l'enfant de Mathilde et de Henri, est assise auprès d'un tombeau; et cette petite fille est l'ancien monde portant le siècle d'or.

Ici la religion chrétienne se réconcilie avec le paganisme, et l'histoire d'Orphée, de Psyché et quelques autres sont chantées. Henri est heureux avec Mathilde, et l'on célèbre

une grande fête. Tout ce qui a précédé n'est que la mort, le dernier rêve et le réveil. Klingsohr arrive comme roi de l'Atlantique. La mère de Henri est l'imagination ; le père est le sentiment ; l'aïeul est la lune ; l'ouvrier des mines est le fer ; l'empereur Frédéric est Arthur.

Je laisse de côté quelques autres détails ; car je ne sens que trop déjà combien cette fin fantastique du roman peut prêter à rire à nos très-sages et très-judicieux critiques, qui en sont encore à maintenir de toutes leurs forces l'empire prétendu de la raison, la poétique de Boileau, et les romans de Marivaux et de Crébillon. Que l'on n'oublie pas non plus que cela n'est qu'une ébauche, une ébauche recueillie à grande peine dans les papiers épars de l'auteur et dans les souvenirs de ses amis ; et qu'on prenne l'ébauche d'un grand poème, le squelette déshabillé de *Roland furieux* par exemple, et j'ose soutenir que la plupart des gens qui l'admirent avec les couleurs dont l'a revêtu l'Arioste, ne craindront pas alors de le regarder comme la plus grande folie. Plût au Ciel seulement que le *Henri d'Ostertingen* fût achevé, et nous ne serions pas embarrassés pour lui assigner une place au-dessus de maint poème bien fameux que l'on vante encore sur la foi de quelques habiles critiques, qui n'ont peut-être jamais eu le courage de le lire.

Après cette œuvre capitale dont Novalis s'était occupé spécialement, vient un autre roman allégorique, *les Disciples de Saïs*, qui devait être à la physique ce que *Henri d'Ostertingen* était à la poésie, et dont nous ne possédons aussi par malheur qu'un fragment. C'est là que l'on voit de quelle manière large et élevée Novalis comprend la nature. Non, pour lui ceux-là n'aiment pas la nature qui la prennent en détail, qui la dissèquent et l'anatomisent ; ceux-là n'aiment pas la nature qui ne la voient que dans un arbrisseau, dans une plante dont ils recherchent les propriétés, qui oublient ainsi les formes gigantesques de ce corps organique, pour n'en étudier que quelques parcelles ; ceux-là ne sont que des

*naturalistes*. Mais ceux qui aiment vraiment la nature, c'est le peintre qui la contemple assidument, avec toutes ses variétés de dessin, ses tons et ses couleurs; c'est le poète qui la comprend avec toutes ses harmonies; le poète qui ne la regarde plus comme un vain assemblage de plantes, d'eau, de pierres, mais comme un grand tout qu'une chaîne mystérieuse unit au ciel, en prenant l'homme pour intermédiaire; c'est le poète qui devine la liaison intime du monde extérieur avec le monde intérieur, et qui entend le langage des arbres, le langage des fleuves et le chœur solennel des astres: voilà celui qui conçoit véritablement la nature; car elle n'est pas pour lui rien qu'un sec et aride sujet d'études; c'est son amour, c'est sa fiancée.

Les poésies de Novalis se composent d'abord de quelques sonnets et élégies, dans lesquels se retrouve la même teinte mélancolique, la même grâce mystérieuse qui se mêle à toutes ses pensées.

Viennent ensuite quinze chants religieux, que l'on peut donner comme des morceaux achevés. En Allemagne, où ce genre de poésie a toujours été cultivé avec tant de succès; où Luther, Paul Flemming, Gellert, Klopstock, Stolberg, etc., ont fait de si beaux chants religieux, ceux de Novalis se sont toujours distingués des autres, et jouissent d'une grande réputation. C'est que ce n'est pas ici, comme cela ne se voit que trop souvent, une espèce de thème donné, et rempli avec plus ou moins d'intelligence; ce n'est pas un poète qui se dit: « Je vais chanter les louanges de Dieu, » et qui commence à emboucher la trompette: non, c'est l'expression vraie d'un cœur qui a besoin de parler de Dieu; c'est le cri d'une âme désolée qui se trouve orpheline dans ce monde, et cherche un refuge au sein de la religion; c'est l'homme qui s'est ployé sous le malheur, et qui se relève sous la main de l'ange qu'il appelle à son secours; c'est une plainte amère jetée vers ce monde; c'est un chant d'espérance et d'amour élané vers le



ciel. J'ai essayé de traduire une de ces odes, qui m'a paru renfermer d'une manière plus précise le caractère dominant de toutes les autres.

Il est des jours si douloureux !  
Des jours où notre ame est si sombre !  
Où de loin tout s'offre à nos yeux  
Comme un fantôme, comme une ombre.

Alors nous arrive la peur ;  
Alors l'angoisse vient nous prendre,  
Et toute noire en notre cœur  
La nuit commence à redescendre.

Naguère nous avons compté  
Sur un appui ; mais il chancelle,  
Et voilà qu'à la volonté  
L'esprit en désordre est rebelle.

Qui donc nous a donné la croix  
Pour raffermir notre espérance ?  
Qui donc du ciel à notre voix  
Peut apaiser notre souffrance ?

Va-t'en là porter tes douleurs ;  
Repose dans ces lieux paisibles.  
Là tu verras cesser tes pleurs ;  
Là finir tes songes pénibles.

Un ange alors à ces déserts  
Enlève ton ame surprise,  
Et tes yeux, au bonheur ouverts,  
Plongent dans la terre promise.

Les *Hymnes à la nuit* tiennent aussi une belle place dans les œuvres de Novalis, et elles méritent d'être mises à part de toutes les compositions de ce genre auxquelles on pourrait les comparer. Ce ne sont certes ni les *Nuits d'Young*, qui sentent trop, comme l'a dit un critique, l'huile et la tête de mort, ni les *Notti romane*, qui portent sans doute parfois un caractère élevé, mais emphatique. Novalis est dans ses *Hymnes*

à la nuit ce qu'il est dans ses poésies religieuses : il ne chante pas seulement pour chanter, mais il chante par inspiration et par besoin, pour se consoler de sa douleur et se rattacher à l'espérance. Ici c'est encore le poète souffrant qui se sent las du vague tumulte de la journée, qui se trouve à l'étroit dans le monde, et qui le soir, lorsque tout est devenu silencieux, s'en va dans la campagne respirer en liberté, et jouir de cet air frais qui l'inonde, de ce calme qui se répand autour de lui, de ce baume rafraîchissant qui tombe sur ses plaies, et sent élever son ame vers le ciel, et bénir et prier.

Novalis a écrit ses *Hymnes à la nuit* en prose, mais une prose harmonieuse, cadencée, qui ne fait pas regretter la mélodie du rythme.<sup>1</sup>

La dernière partie de ses *Reliquiæ*, publiés par Tieck, se compose des *Fragmens*, qui seuls suffiraient à donner une idée de tout ce que Novalis était comme poète et comme savant. C'est même là, si j'ose le dire, qu'il faudrait chercher sa trempe de génie particulière; car là son esprit se montre sous plusieurs faces, son ame brille de tous les reflets, tandis qu'ailleurs il ne nous offre jamais, avec autant d'ensemble du moins, les diverses facultés qu'il possède.

Dans les beaux rêves de sa jeunesse, et lorsqu'il commençait à sentir ses forces, Novalis avait conçu l'idée d'un ouvrage gigantesque et digne de son génie hardi et entreprenant; c'était une sorte d'encyclopédie, un livre où il eût réuni l'une à l'autre toutes les sciences sous le nouveau point de vue sous lequel il les envisageait. De là ces feuilles détachées, ces pensées éparses qu'il écrivait à mesure qu'elles lui venaient : de là ces fragmens de théorie sur l'art, la philosophie, les mathématiques; esquisse inachevée, coups de crayon sans suite, qui laissent pourtant deviner toute la grandeur du monument qu'il voulait construire.

Quelques-unes de ces pensées sont assez obscures, et il

<sup>1</sup> Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XIV, p. 232.

faudrait, pour pouvoir les comprendre, avoir suivi la même route scientifique que Novalis ; d'autres sont revêtues d'une enveloppe étrange, et portent avec elles un sens mystérieux, qu'il serait difficile de s'expliquer, si l'on n'avait une première entente du mysticisme de l'auteur. Mais la plupart sont admirables de force, de précision, et portent une rare empreinte de génie et d'originalité. On les voit toutes neuves ; mais leur nouveauté ne choque pas : on les aime quoiqu'elles nous viennent parfois à l'envers de toutes nos idées reçues ; on les conçoit, bien qu'elles se montrent si profondes. C'est dans l'art, dans la poésie, dans la religion, comme un rayon lumineux qui éclaire tout à coup des cavités où jusque-là on n'avait vu que les ténèbres, comme une pierre lancée au fond du précipice, pour nous en faire connaître par son retentissement lointain toute l'étendue.

Et puis, que répondre à ces gens qui prennent Novalis et ne peuvent le goûter ? gens d'esprit du reste, qui connaissent parfaitement beaucoup d'autres choses, mais qui vous disent de bonne foi : « Nous ne savons pas ce que l'on peut admirer dans *Henri d'Osterdingen* et les *Fragmens de philosophie*. » Non, qu'ils laissent Novalis ceux-là qui ne veulent pas l'aimer ; mais pour ceux qui auront fait connaissance plus intime avec lui, pour ceux qui auront voulu pénétrer aussi dans ce monde idéal qu'il a tenté de découvrir, pour ceux-là les œuvres de Novalis ne seront pas une lecture oiseuse et futile, mais un objet d'étude suivie, et qui leur dévoilera chaque jour de nouvelles beautés : ce sera leur ami et leur compagnon, leur livre et leur bréviaire.

X. MARMIER.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## DU QUINZIÈME VOLUME.

---

### CINQUANTE-SEPT ET CINQUANTE-HUITIÈME NUMÉROS.

	Pages.
I. Études biographiques : IX. Novalis (Frédéric de Hardenberg) . . . . .	1
II. Corrège, tragédie en cinq actes, par OEhlenschläger . . . . .	23
III. Régime municipal prussien, par M. de Savigny . . . . .	135
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Des soirées d'Allemagne . . . . .	161
Journal de voyage : Potsdam. Leipzig. Weimar. Iéna. <i>Au Thüringerwald</i> . Rudolstadt. Cobourg. Stuttgart. — Pensées traduites de Gœthe . . . . .	173 — 180
V. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Vie d'Auguste Lafontaine, par J. G. Gruber . . . . .	181
Annales littéraires, statistiques et artistiques de Dorpat. Première livraison . . . . .	187
La Science de la police, d'après les principes de la justice, par R. Mohl, tomes I. <sup>er</sup> et II . . . . .	191

### CINQUANTE-NEUVIÈME ET SOIXANTIÈME NUMÉROS.

I. Études biographiques : X. Ch. F. D. Schubart. . . . .	193
II. Leçons sur l'histoire des cinquante dernières années, par le professeur Gans. Troisième et quatrième leçons . . . . .	218
III. Révision de la philosophie morale depuis Kant et Jacobi : Schelling (cinquième et dernier article) . . . . .	252
IV. M. Schelling et M. Cousin : Fragmens philosophiques, par Victor Cousin. . . . .	277
V. Auguste-Guillaume de Schlegel, etc. (troisième article). . . . .	295

<b>VI. <i>Nouvelles et Variétés:</i></b>	<i>Pages.</i>
Tony, scène de la révolution de Saint-Domingue . . . . .	333
Une promenade à Bade, pendant l'automne de 1833. . . . .	356
Journal de voyage : Le pont de Kehl . . . . .	370
État des Juifs en Allemagne . . . . .	375
Nécrologies : Michel Beer; Th. J. Plank . . . . .	377
Traductions : Le Sommeil. Amour. Le bon camarade. . . . .	378
 <b>VII. <i>Bulletin bibliographique :</i></b>	
Mon Porte-feuille, ou Papiers détachés sur des sujets politiques et littéraires, par le marquis de Salvo. . . . .	381
Manuel de l'Histoire de la littérature nationale allemande, par A. Koberstein, traduit par X. Marmier. . . . .	387
<i>Jaymes Alfonso el Barbudo</i> , esquisses de Valence et de Murcie; Madrid, Lisbonne et les réfugiés constitutionnels à Londres. Deuxième et troisième parties des Esquisses sur l'Espagne de M. Huber. . . . .	390
Histoire des Germains, et surtout des Francs, par C. Mannert. Première et deuxième parties . . . . .	393
Louis le débonnaire, ou Histoire de la dissolution du grand empire des Francs, par F. Funk . . . . .	393

